



**ARLEQUIN
EMPEREUR
DANS LA LUNE.**

COMEDIE EN TROIS ACTES

Mise au théâtre par Monsieur D**** &
représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens du Roi dans leur
hôtel de Bourgogne, le 5 Mars 1684.



SCENES FRANCOISES
D'ARLEQUIN
EMPEREUR
DANS LA LUNE.

SCENE DE LA PROTHASE.

Le théâtre représente un jardin , au fond duquel on voit une grande lunette d'approche montée sur son pied.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.



'Possibile , Pierrot , che tu non voglia chetarti ! Tais-toi , je t'en prie.

PIERROT.

Mais , monsieur , comment voulez-vous que je me taise ? Je n'ai pas un moment de repos. Tant que la journée dure , il faut que je travaille après votre fille , votre nièce , &

Votre servante ; & à peine la nuit est-elle venue , qu'il faut que je travaille après vous. Dès que je suis couché , vous commencez d'abord votre carillon : Pierrot , Pierrot , leve-toi vite , allume de la chandelle , & me donne ma lunette à longue vûe , je veux aller observer les astres ; & vous voulez me faire accroire que la lune est un monde comme le nôtre. La Lune ? par la jernibleu , j'enrage.

LE DOCTEUR.

Pierrot , encor una volta , taci. Ti bastonaró.

PIERROT.

Parbleu , monsieur ; quand vous devriez me tuer , il faut que je débagoule mon cœur. Je ne serai pas assés sot pour convenir que la lune soit un monde ; la lune , la lune morbleu , qui n'est pas plus grande qu'une aumelette de huit œufs.

LE DOCTEUR.

Che impertinente ! Si tu avoist tant soit peu d'entendement , j'entrerois en raison avec toi : Ma tu sei una bestia , un ignorante , un animale che non sa doue s'habbia la testa se non se la tocca ; e però chiudi la bocca , & tais-toi encore une fois , tu feras mieux.

PIERROT *se dépitant.*

Ma foi , je m'y ferois hacher.

LE DOCTEUR.

La mia pazienza fa miracoli. Essayons cependant , s'il est possible de le tirer de cet

124 *L'Empereur dans la Lune.*

entêtement. *Ascolta animale.* As-tu jamais remarqué ces certains nuages qu'on voit autour de la lune , ces.

P I E R R O T.

J'entens bien , c'est-à-dire l'ornement de l'aumelette.

L E D O C T E U R.

L'ornement du diable qui t'emporte. Tais-toi *in malhora* , & ne songe plus à l'aumelette.

Ces nuages donc qu'on remarque autour de la lune , s'appellent les crepuscules. Or voici comment j'argumente.

P I E R R O T.

Voyons.

L E D O C T E U R.

S'il y a des crepuscules dans la lune , *bisogna ch'a vi sia una generation, & una corrution : e s'al ghè una corrution , & una generation , bisogna ch'a ve nasca dei animali , è dei vegetabili ; e s'al ghe nasce dei animali , & dei vegetabili , ergo la luna è un mondo abitabile com' al nostro.*

P I E R R O T.

Ergo tant qu'il vous plaira. Pour ce qui est de moi , *nego* ; & voici comme je vous le prouve. Vous dites qu'il y a dans la lune les tres. . . cus. . tres. . . pus , les trois pouffeculs.

L E D O C T E U R.

Crepuscoli , & non pas pouffeculs , bête.

PIERROT.

P I E R R O T.

Enfin les trois . . . vous m'entendez bien ;
& que s'il y a les trois puscuscules , il faut
qu'il y ait une generation & une corrup-
tion.

L E D O C T E U R.

Certissimo.

P I E R R O T.

Ho , voici ce que dit Pierrot.

L E D O C T E U R.

Vedemo.

P I E R R O T.

S'il y a une generation & une corruption
dans la lune, il faut qu'il y naisse des vers : or
seroit-il que la lune seroit vereuse ? Hé ! en
tenez-vous ? Il n'y a mordi point de repli-
que à cela ?

L E D O C T E U R *en riant.*

Ho , non , assurément. Et dis-moi , Pier-
rot : *In questo nostro mondo*, y nait-il des vers ?

P I E R R O T.

Oui , monsieur.

L E D O C T E U R.

S'ensuit-il pour cela *c'bil nostro mondo sia*
verroso ?

P I E R R O T.

Après avoir tant soit peu revé. Il y a quel-
que raison à cela.

L E D O C T E U R.

Al credo ben. Orsu , Pierrot , *lassem andar*
la luna , & parlem d'altre cose.

Tome I.

I

P I E R R O T.

C'est fort bien fait , car avec votre diable de lune , j'apprehende que quelque jour vous n'alliez tout comme elle , par quartiers.

L E D O C T E U R.

Quietati , insolente. Ma fille , ma niece ; & mes servantes m'embarassent beaucoup. Isabelle ne s'attache qu'à la poesie , & ma maison est toujours remplie de poetes. Eularia ma niece a toujours quelque jeune muguet à ses trousses , & les servantes pour se conformer à l'humeur de leurs maitresses , sont devenues aussi folles qu'elles : Mais je les marierai bientôt toutes les quatre , & j'aurai le plaisir de faire maison nette. J'ai plusieurs partis sortables qui se presentent pour ma fille & ma niece , & pour mes servantes aussi. Un charcuitier me demande Olivette ; & Colombine.

A R L E Q U I N *paroit dans le fond du theatre , qui entendant nommer Colombine , dit :*

Colombina , la mia metressa ?

P I E R R O T *au Docteur , croyant que c'est toujours lui qui parle.*

Vous vous trompez , monsieur : Colombine votre servante , & non pas votre maitresse. L E D O C T E U R.

Et oui , Colombine ma servante.

A R L E Q U I N *toujours derriere.*

Et bien Colombine votre servante , qu'a-t-elle fait ?

LE DOCTEUR *à Pierrot.*

Elle n'a rien fait, donnes-toi patience.
Elle m'est demandée en mariage par un apothicaire, un.

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Haime !

PIERROT *regardant le Docteur.*

Qu'est-ce, monsieur, avez-vous la colique ?

LE DOCTEUR.

Pierrot, in cocienza mia ti bastonard, lassami parlar.

PIERROT.

Et c'est vous, monsieur, qui parlez tout comme un éco.

LE DOCTEUR.

Colombine m'est donc demandée par un apothicaire, un fermier & un boulanger. ...

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Et un regiment de cavalerie.

LE DOCTEUR *donnant un soufflet à Pierrot, & le faisant tomber par terre.*

E un cancher, che ti magni, diavol in malhora, che sias tu maladet.

PIERROT *après s'être relevé.*

Operation de la lune ! operation de la lune ! & s'en va.

LE DOCTEUR *faisant semblant de courir après lui.*

Attends, attends. .. A-t-on jamais vu un plus insolent coquin ? Je ne puis pas dire

528 *L'Empereur dans la Lune.*

vingt paroles de suite avec lui. Il a une demangeaison de parler qui ne se comprend pas , & si il n'a pas une once de sens commun. Mais revenons un peu à Colombine. Je ne fais auquel des trois partis qui se presentent , je la dois donner. L'apothicaire, dit-on.

A R L E Q U I N *derriere.*

Est un vilain.

LE DOCTEUR *regarde autour de lui, & Arlequin d'abord se retire.*

L'apothicaire est assés à son aise, mais le boulanger.

A R L E Q U I N *toujours derriere.*

Le boulanger est un fripon, & vous aussi.

LE DOCTEUR.

Ouais ! qu'est-ce donc que ceci ? *Il regarde de tous cotés.* Le boulanger , dis-je, est plus riche. Cependant j'ai plus d'inclination pour le fermier, & c'est à lui que je la donnerai.

A R L E Q U I N.

Ah ! je suis mort.

LE DOCTEUR *las d'entendre parler, & de ne voir personne, secoue sa robe, son manteau & son chapeau, & puis dit :*

Ha, je comprends ce que c'est, c'est la parole de Pierrot qui est demeurée à sa place, & s'en va.

SCENE DU DESESPOIR

ARLEQUIN seul.

AH malheureux que je suis ! Le Docteur veut marier Colombine à un fermier , & je vivrai sans Colombine ? Non je veux mourir. Ah Docteur ignorant ! Ah Colombine fort peu constante ! Ah fermier beaucoup fripon ! Ah Arlequin extrêmement misérable ! Courons à la mort. On écrira dans l'histoire ancienne & moderne : Arlequin est mort pour Colombine. Je m'en irai dans ma chambre : j'attacherai une corde au plancher : je monterai sur une chaise je me mettrai la corde au cou, je donnerai un coup de pied à la chaise , & me voila pendu : *Il fait la posture d'un pendu.* C'en est fait , rien ne peut m'arrêter , courons à la potence. . . . À la potence ? Et si donc, monsieur , vous n'y pensez pas. Vous tuer pour une fille , ce seroit une grande sottise : oui , monsieur : mais une fille trahir un honnête homme , c'est une grande friponerie. . . . D'accord : mais quand vous vous ferez pendu , en ferez-vous plus gras ? Non , j'en ferai plus maigre , je veux être de la belle taille, moi , qu'avez-vous à dire à cela ? Si vous voulez être de la partie , vous n'avez qu'à-

Liiij

venir. . . . Ho pour cela , non ; mais vous ne vous en irez pas. . . . Ho je m'en irai. . . . Ho vous ne vous en irez pas. . . . Je m'en irai, vous dis-je. *Il tire son coutelas & s'en frappe , puis dit : Ah ! me voila délivré de cet importun ; à present qu'il n'y a personne , courons nous pendre. Il fait semblant de s'en aller , & s'arrête tout court. Mais, non: Se pendre, c'est une mort ordinaire , une mort qu'on voit tous les jours , cela ne me feroit point d'honneur. Cherchons quelque mort extraordinaire, quelque mort heroique, quelque mort arliquinique. Il songe. Je l'ai trouvée. Je me boucherai la bouche & le nez , le vent ne pourra pas sortir, & comme cela je mourrai. Voila qui est fait. Il se bouche le nez & la bouche avec les deux mains , & après avoir demeuré quelque temps dans cette posture , il dit: Non , le vent sort par le bas , cela ne vaut pas le diable. Helas ! que de peine pour mourir. Vers le parterre. Messieurs , si quelqu'un vouloit mourir pour me servir de modele , je lui serois bien obligé. . . . Ah , par ma foi j'y suis. Nous lisons dans les histoires , qu'il y a eu du monde qui est mort à force de rire. Si je pouvois mourir en riant , ce seroit une mort fort drole. Je suis fort sensible au chatouillement : si on me chatouilloit long-tems , on me feroit mourir de rire. Je m'en vais me chatouiller , & comme cela je mourrai. Il se chatouille , rit,*

& tombe par terre. Pasquariel arrive , qui le trouvant ainsi , le croit yvre , l'appelle , le fait revenir , le console & l'emmene.

Nota. Que dans cette scene , par tout où la phrase est suivie de petits points , cela est mis pour avertir qu'en ces endroits Arlequin change de voix & de geste ; tantôt se tirant d'un côté, & tantôt se tirant de l'autre. Le sens des paroles le fait assez connoître , c'est pourquoi cela ne se trouve pas marqué en son lieu. Ceux qui ont vû cette scene , conviendront que c'est une des plus plaisantes qu'on ait jamais joué sur le théâtre Italien.

S C E N E

DE LA FILLE DE CHAMBRE,

PIERROT en femme du Docteur.

ARLEQUIN en fille de chambre.

P I E R R O T.

Bon jour , ma mie.

A R L E Q U I N.

On m'a dit , madame , que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services , & savoir si je vous serois agreable.

I iv.

P I E R R O T.

D'où fortiez-vous , ma mie ?

A R L E Q U I N.

Pour le present , madame , je sors de chés la femme d'un partisan , qui est la maitresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ai été avec elle , je l'aye vû aller une seule fois à la garde-robe. P I E R R O T.

Ne pas aller à la garde-robe ! Tu te moques , ma mie.

A R L E Q U I N.

Il n'est rien de si vrai , madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est-elle qui en a amené la mode.

P I E R R O T.

Qui en a amené la mode !

A R L E Q U I N.

Oh , oh , je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves , & que son mari n'a jamais eu le credit de lui faire ôter ses gans , quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire , que son mari , au retour d'un voyage d'un an , l'eut baisé à la joue , de peur de déflourir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

P I E R R O T.

Et tu appelles cela propreté , ma mie ?

A R L E Q U I N.

Je le croi , vraiment , que c'est propreté.

P I E R R O T.

Comment donc as-tu pu te résoudre à quitter une femme si propre.

A R L E Q U I N.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'affujettir à blanchir trois grands gars de commis qui étoient chez nous , & qui sous prétexte de me demander leur linge , venoient toujours bati-foler autour de moi. Vous savez , madame, qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cette heure , ces friponiers-là me tenoient de certains propos ; enfin tant y a pour bien des raisons j'en ai voulu fortir.

P I E R R O T.

N'est-ce point aussi que les commis t'ont voulu mettre dans leurs intérêts ?

A R L E Q U I N.

Des commis , madame , des commis ! Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moi n'est pas un gibier à commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux fornettes, il hantoit peut-être chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais graces au ciel , les hommes ne m'ont jamais tenté.

P I E R R O T.

Mais , dis-moi , ma bonne , n'as-tu jamais servi de gens de qualité ?

A R L E Q U I N.

Est-il des gens de plus grande qualité que les partisans.

P I E R R O T.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande si tu n'as point servi des gens de la cour.

A R L E Q U I N.

Qu'entendez-vous , madame , par des gens de la cour ?

P I E R R O T.

J'entends des comtesses , des marquises , des duchesses.

A R L E Q U I N.

Oh , si ce n'est que cela , je n'ai jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai servi aussi un commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, celle-là , si elle eut duré.

P I E R R O T.

Femme de chambre d'un commandeur ! voici bien autre chose.

A R L E Q U I N.

Et pourquoi non , madame ? Les dames ont bien des valets de chambre.

P I E R R O T.

Elle a raison , cette fille-là me plaît fort. Dis-moi , ma mie , ne fais-tu pas blanchir ?

A R L E Q U I N.

Oui , madame. Je coiffe , je blanchis , je brode un peu , je fais de la pâte pour les

maines , je fai faire des jupes , je donne le bon air aux manteaux : je donne aussi fort bien les remedes ; enfin je puis me vanter de savoir faire aussi adroitement qu'un autre tout ce qu'il y aura à faire auprès d'une jolie femme comme vous , madame.

P I E R R O T.

Mais ne fais-tu point aussi. . . . là. . . .
faire un peu de pommade pour le visage.

A R L E Q U I N.

Bon , c'est où je triomphe : & la comtesse que j'ai servi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée , elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai usé plus de deux cens pots de pommades sur son corps , & à la fin je lui ai rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous panser seulement quinze jours , votre mari ne vous reconnoitroit plus. Vraiment , vraiment , j'ai remis sur pied des teints bien plus endiablés que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien , il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Après cela vous charmerez tout Paris.

P I E R R O T.

La folle : Allez , vous demeurerez à mon service. A R L E Q U I N.

A l'égard des gages , madame , je vous croi raisonnable.

P I E R R O T.

Allez , allez , vous ne vous plaindrez pas de moi.

236 *L'Empereur dans la Lune.*

A R L E Q U I N.

Vous donnez du vin , apparemment ?

P I E R R O T.

Du vin : mais les filles n'en boivent point.

A R L E Q U I N.

Cela est vrai , madame. C'est que je suis fort delicate.. Je mange fort peu : mais je bois beaucoup.

P I E R R O T *en criant.*

Et bien , je vous contenterai.

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que c'est que cela , madame ?
Quels vilains bras sont-ce-là ? ils sont tous
velus : il faut arracher ce vilain poil-là.

P I E R R O T.

Ah , ah.

LE D O C T E U R *arrive , qui voyant sa
femme , dit :*

Bon jour , ma femme.

P I E R R O T.

Bon jour , mon petit homme.

A R L E Q U I N *à Pierrot.*

Qui est cet homme-là ? *Il montre le Doc-
teur.*

P I E R R O T.

C'est mon mari.

A R L E Q U I N.

Il est bien joli vraiment. *Il se rengorge , se
mrt la levre , fait des mines , & s'évente.*

LE D O C T E U R *qui a observé les con-
fusions d'Arlequin , dit à Pierrot.*

Ma femme, qui est cette fille-là qui est avec vous ?

P I E R R O T *au Docteur.*

C'est une fille de chambre que je prends à mon service.

L E D O C T E U R.

Cette fille-là à votre service ? Vous n'y pensez pas. C'est une coureuse qui se promene tous les jours avec trente soldats devant le cheval de bronze.

P I E R R O T *à Arlequin d'un ton de solere.*

Comment, coquine ? vous osez me demander d'entrer à mon service ? Une coureuse qui se promene tous les jours avec des soldats sur le pont-neuf ? Sortez de chez moi tout à l'heure.

A R L E Q U I N *mettant ses deux mains sur ses hanches.*

Qui vous a dit cela, madame ?

P I E R R O T.

C'est mon mari.

A R L E Q U I N.

Votre mari est un sot.

P I E R R O T.

C'est toi qui es un infâme.

A R L E Q U I N.

Je vous prie d'être persuadée que vous en avez menti.

P I E R R O T.

Un dementi à une femme comme moi !

138 *L'Empereur dans la Lune.*

*Il donne un soufflet à Arlequin , qui saute d'a-
bord à sa coëffure , & la lui arrache. Ils se pren-
nent aux cheveux ; tombent par terre , se battent
& finissent la scene.*

S C E N E

D'ISABELLE ET COLOMBINE.

I S A B E L L E.

Est-il sous le ciel une plus malheureuse
personne ? Je tiens mes tablettes. Je les
mets sur ma table : & dans le temps que je
dispose mon imagination à quelques bouts-
rimés , un diable , oui , Colombine , un dia-
ble invisible écrit sur mes tablettes des vers
sur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio
entre dans ma chambre , surprend mes ta-
blettes , & veut absolument que ces vers
m'aient été donnés par un rival : plus je tâ-
che à le desabufer , plus il s'obstine à le croi-
re. Que maudit soit la visite que je rendis
hier à Angelique , & plus maudit encore ce-
lui qui m'a mis en tête de faire des bouts-ri-
mez.

C O L O M B I N E.

Quoi , vous vous repentez de frequenter
les beaux esprits ? Et depuis quand donc ce
chagrin ? Oh pour cela , vous vous en avisez

un peu tard. Il y a six mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peste de maison-là faire vos provisions de mots à la mode. Ma foi, je croi que vous êtes enforcelée de fadaïses, & que quelqu'un vous a brouillée avec le bon sens. Si votre oncle savoit ce petit train-là, il vous deffendrait assurément de voir. . . .

I S A B E L L E.

Oh doucement, Colombine : la conduite d'Angelique n'est point frelatée, & sans rien risquer, on peut dire que c'est une fort honnête fille.

C O L O M B I N E.

La grande merveille, laide comme elle est, qu'à quarante-six ans elle soit honnête fille. Ce n'est pas là-dessus que je le prends. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'abbés font les chefs d'academie, & débitent aux précieuses de notre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramassé dans la ville.

I S A B E L L E.

Que tu as l'esprit servante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des dieux.

C O L O M B I N E.

Dites plutôt le langage des gueux : car les carrosses des poètes ne font aujourd'hui gueres d'embaras dans les rues. Par exemple,

c'est un homme bien chanceux que le fils de cet huissier qui vole dans les livres imprimez, les enigmes, les sonnets, les elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la receleuse ! J'ai bien affaire moi d'emplir mon coffre de vos sonnettes ! Et où serois-je, si l'on alloit faire le procès aux faux poetes comme aux faux monnoyeurs.

I S A B E L L E.

Que ta simplicité est fade ! Tu ne fais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit, & qu'un madrigal voiture plus de tendresse au cœur, que trente periodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les poetes à la folie.

C O L O M B I N E.

Hé, vous n'en prenez point mal le chemin,

I S A B E L L E.

Pour moi, je suis tellement engouée des vers, qu'un poete me meneroit sans peine jusqu'aux frontieres de la tendresse.

C O L O M B I N E.

Ma foi vous perdez l'esprit.

I S A B E L L E.

Ah, Colombine, qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passez par le tamis des muses ! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par sa cadence, & dont l'expression figurée
jette

jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche! quel plaisir, Colombine, de regaler son cœur de ces nouveautez ingénieuses, qui renferment beaucoup de passion dans fort peu de vers! Ah, l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures prescrites par la poésie!

C O L O M B I N E.

Savez-vous, mademoiselle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites maisons? Hé, mort de ma vie, faut-il qu'une fille de votre âge employe tout son tems à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la fainéantise érige en poètes, & qui n'oseroient vous avoir regardé en prose?

I S A B E L L E.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal.

C O L O M B I N E.

A moi? rien. C'est que j'enrage de vous voir la dupe d'un tas de petits poetereaux, qui croient qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre, & que vous êtes fille à épouser un rondeau ou une élegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la niece d'un medecin. I S A B E L L E.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'être la niece d'un medecin, sans que tu me le fasses sentir mal-à-propos dans tes remontrances? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obs-

Tome I.

K

cur de la casse & du fené par l'usage du grand monde , & que je me dégrasse autant que je puis parmi les gens du premier mérite ? La niece d'un medecin ! Ah que tes expressions sont brutales !

C O L O M B I N E.

Brutales , à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne déboude mon cœur , & que je ne vous reproche la hantise de ces bagnodiers qui vous infectent l'esprit de leurs pestes de phrases inventées en dépit du bon sens. Ma foi , depuis que Moliere a célébré les précieuses , nous les voyons monter en graine , & demeurer là pour la prise. Voyez la grande presse d'époux qu'il y a autour de votre Angelique ! Cependant , à vous entendre dire , c'est le plus bel esprit de Paris. Mademoiselle, il est bon d'avoir de l'esprit : mais il faut encore autre chose en mariage. Toute servante que je suis , je ne voudrois d'un poete ni pour mari ni pour amant : Quelle ressource y a-t-il à être la femme d'un rimailleur ? Meubler-t-on une chambre d'épigrammes ? Couvre-t-on une table de madrigaux ? & paye-t-on un boucher avec des sonnets ? Ma foi si j'étois à votre place , je butterois à quelque bon gros financier qui feroit rouler mon mérite en carrosse , & qui.

I S A B E L L E.

Un financier , ah l'horreur !

C O L O M B I N E.

Ho , ne faites pas tant la sucrée. Cela n'est pas tout-à-fait à votre choix , non.

I S A B E L L E.

Mais , Colombine , crois-tu que je pourrois me tranquiliser avec un homme qui n'auroit aucun relai de conservation , & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir.

C O L O M B I N E.

Oh , point du tout ; bon , vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queue avec quelque cancre de poete , qui gagne sa vie quatrain à quatrain.

I S A B E L L E.

Et comment se résoudre à aimer un homme insupportable ?

C O L O M B I N E.

Que vous êtes bonne ! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer ? On se marie simplement pour se mettre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied , on trouve aisément à se consoler de tout le reste. I S A B E L L E.

Mais , Colombine , comment vivre avec un homme de cette nature ?

C O L O M B I N E.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premières années , vous ferez bonne chère & grand feu ; & puis quand vous aurez mangé la meil-

K ij

244 *L'Empereur dans la Lune.*

leure partie du bien de votre mari en meubles , en habits , en équipages , en pierres , vous vous ferez separer de corps & de biens ; on vous rendra votre mariage ; & vous vivrez après cela en grosse madame. Ce que je vous dis là , c'est le grand chemin des vaches. Bon , il n'y a plus que les duppes qui en usent autrement.

I S A B E L L E.

Mais , Colombine , donne-t-on comme cela une entorse au mariage ? & crois-tu que la separation en soit si facile ?

C O L O M B I N E.

Et , mais dame , pour cela , on prend ses mesures un peu de loin ; & quand on en veut venir là , il faut tâcher premièrement d'avoir quelque homme de robe dans ses interêts : & puis petit à petit on chagrine son mari ; on le méprise , on l'insulte. A la fin la patience lui échappe. Il donne quelques soufflets , quelques coups de pied au cul. On rend sa plainte. L'homme de robe fait son devoir. Et voilà comme on se donne du repos à coup sûr pour tout le temps de sa vie. I S A B E L L E.

Vraiment , Colombine , tu me parois une fille précocce , & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge.

C O L O M B I N E.

C'est que je ne m'amuse pas comme vous à la moutarde. Je songe de bonne heure

re au moyen de m'établir , & toute jeune que je suis , je dévisagerois un homme qui auroit la hardiesse de m'écrire , à moins que ce ne fut pour le mariage. Oh, ma foi, il n'y a rien à faire avec moi pour autrement. J'aime bien à rire , mais . . . *Le Docteur appelle en dedans.* I S A B E L L E.

C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perdues , s'il nous a écoutées.

C O L O M B I N E.

Que vous êtes folle ! Est-ce qu'un médecin entend le françois ?



S C E N E

DU FERMIER DE DONFRONT.

ARLEQUIN, UN COMMIS.

A R L E Q U I N dans un soufflet.

Dia , ho.

L E C O M M I S à part.

Voici un homme avec un soufflet. Sachons s'il a payé les droits au bureau. *Vers Arlequin.* D'où vient ce soufflet ?

A R L E Q U I N.

Un soufflet ! Je ne vous ai pas touché.

L E C O M M I S.

Je vous demande en vertu de quoi vous avez un soufflet ?

K iij

146 *L'Empereur dans la Lune.*

A R L E Q U I N *d'un ton fâché.*

Je n'en ai jamais reçu , monsieur , & prenez garde comme vous parlez.

L E C O M M I S.

C'est un carosse , qui.

A R L E Q U I N.

Rosse vous-même. Je vous trouve bien insolent de me traiter de la sorte.

L E C O M M I S.

Ha , ha , vous faites le raisonneur ! Nous allons vous apprendre à raisonner tout à l'heure. Voici un commissaire qui vient fort à propos.

L E C O M M I S S A I R E.

Voilà bien du tintamarre ici. Qu'y a-t-il ?

L E C O M M I S.

Pas grand'chose , monsieur , c'est un soufflet.

L E C O M M I S S A I R E.

Qu'on vous a donné ? Verbalisons.

L E C O M M I S.

Hé non , monsieur. C'est un homme qui a une voiture qu'on appelle un soufflet. Il n'a pas payé les droits au bureau , je demande , monsieur , que la voiture soit saisie.

Arlequin pendant ce temps change de juste-au-corps & de chapeau , & paroît en boulanger , avec une chemisette rouge & un bonnet blanc de laine ; & son soufflet se trouve changé en charette.

L E C O M M I S S A I R E.

Voyons , où est-elle ? *Il se retourne , &*

Voyant une charette au lieu d'un soufflet , il se met à rire.

A R L E Q U I N *au commissaire.*

Monfieur le commissaire , cet homme-là est fou , au moins.

LE COMMISSAIRE.

Prendre la charette d'un boulanger pour un soufflet ! Ha , ha ha ! *Il rit.*

LE COMMISS *tout étonné.*

Monfieur le commissaire , je vous demande pardon , je me suis mépris.

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas assez , il me faut payer.

A R L E Q U I N.

Et moi aussi da.

LE COMMISS *au commissaire.*

Cela est trop juste , monsieur , combien vous faut-il ?

LE COMMISSAIRE.

Un louis d'or.

A R L E Q U I N.

Et moi quinze francs.

LE COMMISS.

Tenez , monsieur , voilà un louis d'or : mais je vous prie de considérer que voilà un homme qui me demande quinze francs pour un moment qu'il s'est arrêté ici.

A R L E Q U I N.

Il y a plus de cinquante momens.

LE COMMISSAIRE *à Arlequin.*

Tais-toi. Pourquoi demande-tu quinze francs ?

A R L E Q U I N.

Pour avoir perdu mon temps , & mon pain , qui sera brulé dans le four à Gonesse.

L E C O M M I S S A I R E.

Voyez le maraut ! demander quinze francs pour un instant qu'il y a qu'il est là.

A R L E Q U I N *au commissaire.*

En verité , monsieur , c'est son prix ordinaire. Voyez ailleurs , je vous demande la préférence.

L E C O M M I S S A I R E.

Tais-toi , te dis-je , tu es un fripon ; il ne faut pas tyranniser les gens. *Au commis.* Monsieur , donnez-lui six écus. *& s'en va.*

A R L E Q U I N *au commissaire.*

St , st , monsieur le commissaire : *Le commissaire se retourne.* Allez , allez , il y aura du pain pour vous.

L E C O M M I S S A I R E *portant son doigt à sa bouche :*

Motus !

L E C O M M I S *à Arlequin.*

Tiens , voila six écus , mais tu me la paieras.

A R L E Q U I N *en prenant l'argent.*

Apprenez une autrefois à scandaliser le pain de Gonesse.

L E C O M M I S *à part.*

Je suis tout hors de moi. Je voi un homme dans un soufflet ; je ne l'abandonne pas de la vue , je viens dans cette place , & je

trouve qu'au lieu d'un soufflet c'est une charette de boulanger ! Non il faut que tu sois un diable , pour *Il se tourne vers la charette , & revoit Arlequin en fermier dans le soufflet , où il l'avoit vu d'abord.* Je le savois bien que je ne me trompois pas. Monsieur le commissaire , monsieur le commissaire. *Il court après le commissaire ; & aussitôt Arlequin se remet en boulanger , & son soufflet se change en charette.*

LE COMMISSAIRE *revenant.*

Qu'est-ce , qu'y a-t-il de nouveau.

LE COMMISS au commissaire.

Je vous avois bien dit , monsieur , que j'avois vu un homme dans un soufflet.

LE COMMISSAIRE.

Où est-il ?

LE COMMISS.

Le voilà , voyez. Ils se tournent vers Arlequin ; & appercevant encore la charette & le boulanger , ils s'en vont , le commissaire éclatant de rire , & le commis rempli de confusion. Après quoi Arlequin se remet en fermier , & le Docteur arrive.

LE DOCTEUR *à part.*

Je n'ai point de nouvelles du fermier de Donfront. Cependant il devrait déjà être arrivé. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. *Appercevant Arlequin dans le soufflet.* Quel équipage est-ce-ci ?

150 *L'Empereur dans la Lune.*

A R L E Q U I N *regardant le Docteur*

Bon jour , mon ami.

L E D O C T E U R.

Voila qui est bien familier.

A R L E Q U I N.

Parlez , êtes-vous de cette ville , où la ville est-elle de vous.

L E D O C T E U R *à part.*

C'est quelque fou. *A Arlequin.* Non, monsieur , je ne suis pas de cette ville , & la ville n'est pas à moi.

A R L E Q U I N.

Jurez-en.

L E D O C T E U R.

Voila qui est bien drole! je ne jure jamais , monsieur , je suis étranger , & il y a fort long-tems que je demeure dans cette ville.

A R L E Q U I N.

Pourriez-vous m'enseigner ce que je cherche.

L E D O C T E U R.

Et qui cherchez-vous ?

A R L E Q U I N.

Vous êtes bien curieux !

L E D O C T E U R.

Vous êtes bien plaissant vous ! Il faut bien que je sache qui vous cherchez , si vous voulez que je vous en donne des nouvelles.

A R L E Q U I N.

Il a raison. Puisque cela est , monsieur , sachez que je cherche un certain bro. . . .

brodeur. do. reur. trai.
traiteur, traiteur en lard, justement. Ne con-
noitriez-vous point, monsieur, un traiteur
en lard ?

L E D O C T E U R.

Non: J'en connois plusieurs, des traiteurs,
mais ce ne sont pas des traiteurs en lard.

A R L E Q U I N.

C'est un homme qui a étudié, un homme
savant, qui fait lire & écrire.

L E D O C T E U R.

Un traiteur savant ! N'est-ce pas plutôt un
docteur que vous demandez.

A R L E Q U I N.

Vous l'avez dit, c'est un docteur en lard,
que je cherche. N'en connoissez-vous point
quelqu'un, monsieur.

L E D O C T E U R.

Je connois tous les docteurs de la ville,
mais je n'en connois point de ce nom-là.

A R L E Q U I N.

Il faut pourtant bien qu'il y en ait un.

L E D O C T E U R.

Docteur en lard, vous voulez peut-être
dire docteur Balouard.

A R L E Q U I N.

Vous y êtes, docteur Balouard ; oui ma
foi, c'est tout droit celui que je demande,
je savais bien qu'il y avoit du lard.

L E D O C T E U R.

Balouard, du lard ! Et que lui voulez-

vous , monsieur ? c'est moi.

A R L E Q U I N.

C'est vous, monsieur, le docteur Balouard ?

L E D O C T E U R.

Oui, monsieur ; pour vous rendre service.

A R L E Q U I N.

Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis le fils du fermier de Donfront , celui qui vient pour vous épouser.

L E D O C T E U R.

Ah , ah ! Vous êtes le fils de Colin , fermier de Donfront , qui vient pour conclure le mariage de Colombine.

A R L E Q U I N.

Oui , vraiment, je suis le fils de Colintampon , & je viens pour épouser le mariage de Colombine.

L E D O C T E U R.

Je suis ravi de vous voir. Il y a long-tems que je vous attendois. D'où vient que vous avez tant tardé à venir ?

A R L E Q U I N.

Monsieur , c'est que je n'ai pas pu avancer , parce que j'ai eu le vent contraire.

L E D O C T E U R.

Le vent contraire dans une chaise. *Il rit.* Colombine sera bien aise de vous voir. Descendez , & entrez chez moi.

Un paysan de Donfront arrive sur ces entrefaites , dit qu'il cherche le docteur Balouard. Le docteur se fait connoître , le paysan lui rend une

Lettre de la part de Colin fermier de Donfront.

Arlequin qui voit cela dit : Monsieur le docteur , dépêchez-moi , le mariage s'en va. Le docteur lit la lettre , apprend que le fils de Colin est malade , & qu'il ne peut se mettre si - tôt en chemin. Il jette en même tems les yeux sur Arlequin , qui lui soutient effrontément qu'il est le fils du fermier de Donfront , & qu'il se porte bien. Le docteur demande au paysan s'il le connoit. Le paysan répond que non , & que ce n'est pas là le fils de son maitre. Arlequin surpris se tourne vers le docteur , & dit : monsieur , je vous demande excuse , je croiois de l'être. Le docteur & le paysan le menacent ; & s'en vont. Arlequin désespéré , reste. Pasquariel arrive qui le console , & qui le concerte en ambassadeur de l'empereur du monde de la lune , & ils s'en vont voyant arriver le docteur.

SCENE DE L'AMBASSADE ;
ET DU VOYAGE D'ARLEQUIN
DANS L'EMPIRE DE LA LUNE.

LE DOCTEUR , ARLEQUIN.

ARLEQUIN feignant d'être essoufflé , & courant d'un côté du théâtre à l'autre.

EH,quelqu'un par charité , ne pourroit-il point m'apprendre où demeure le docteur Grazian Balouard ? *Il porte sa main à sa*

154 *L'Empereur dans la Lune.*

bouche , & contrefait la trompette. Pu , pu , pu.
A quinze fols le docteur Grazian Balouard.

L E D O C T E U R.

Que veut dire ceci ? *Vers Arlequin.* Le docteur Grazian Balouard. Le voici, monsieur, Que lui voulez-vous ?

A R L E Q U I N.

Ah, monsieur , soyez le bien trouvé. Faites-moi bien des complimens , & bien des reverences. Je suis ambassadeur extraordinaire , envoyé par l'empereur du monde de la lune , pour vous demander Isabelle en mariage.

L E D O C T E U R.

A d'autres , à d'autres , mon ami : Je ne donne pas si aisément dans le panneau. Dans la lune un empereur !

A R L E Q U I N.

Oui, ma foi un empereur , & un empereur de qualité ; il est noble comme le roi.

L E D O C T E U R *à part.*

Cela pourroit bien être : puisque la lune est un monde comme le nôtre , apparemment qu'il y a quelqu'un pour la gouverner. *Vers Arlequin.* Mais mon ami êtes-vous de ce pays-là , vous ?

A R L E Q U I N.

Non , monsieur , je ne suis ni de ce pays-là , ni de ce pays-ci. Je suis Italien d'Italie , pour vous rendre mes services , né natif de la ville de Prato , l'une des plus charman-tes de toute la Toscane.

Mais comment avez-vous donc fait pour monter à l'empire de la lune ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Nous avions fait une partie trois de mes amis & moi, pour aller manger une oye à Vaugirard. Je fus député par la compagnie pour aller acheter l'oye. Je me transportai à la vallée de misère. J'y fis mon achat, & je m'acheminai vers le lieu du rendez-vous. Lorsque je fus arrivé dans la plaine de Vaugirard, voilà six vautours affamés qui se ruent sur mon oye, & qui l'enlèvent. Moi qui craignois de la perdre, je la tenois ferme par le col, de manière qu'à mesure que les vautours enlevoient l'oye, ils m'enlevoient avec elle. Quand nous fumes bien haut, un nouveau regiment de vautours venant au secours des premiers, se jette aussi à corps perdu sur mon oye, & dans le moment nous fait perdre à elle & à moi la vue de toutes les plus hautes montagnes, & de tous les plus hauts clochers. Moi cependant toujours obstiné comme un diable à ne point lâcher prise; jusqu'à ce que le col de mon oye manque, & je tombe dans un lac. Des pêcheurs y avoient heureusement tendu des filets, j'y tombai dedans. Les pêcheurs me tirèrent hors de l'eau, & me prenant pour un poisson de conséquence, me chargerent sur

leurs épaules , & m'apportèrent pour présent à monsieur l'empereur. On me met d'abord par terre, & monsieur l'empereur avec toute sa cour m'environne. On dit : Quel poisson est-ce là ? monsieur l'empereur répond : Je crois que c'est un enchois. Pardonnez-moi , monseigneur , reprend un gros seigneur, qui faisoit l'homme d'esprit , c'est plutôt un crapeau. Enfin , dit monsieur l'empereur , qu'on m'aille frire ce poisson-là tel qu'il soit. Quand j'entendis qu'on m'alloit frire , je commence à crier : mais , monseigneur. Comment , dit-il , est-ce que les poissons parlent ? Toutes les fois qu'on veut nous frire , nous avons le privilege de nous plaindre, monseigneur. Je lui dis comme je n'étois pas un poisson , & de quelle maniere j'étois arrivé à l'empire de la lune. Il me demanda aussi-tôt : Connois-tu le docteur Grazian Balouard ; Oui, monseigneur, Connois-tu Isabelle sa fille ? Oui , monseigneur. Et bien je veux que tu me serves d'ambassadeur , & que tu ailles la lui demander en mariage de ma part. Je lui répondis . mais , monseigneur , je ne pourrai jamais trouver le chemin de m'en retourner, car je ne fais pas où je suis venu. Que cela ne t'embarasse point, ajouta-t-il, je t'enverrai à Paris dans une influence que j'y envoie , chargée de rhumatismes , de catharres , de fluxions sur la poitrine , & d'autres

petites bagatelles de cette nature-là. Mais , monseigneur , lui dis-je alors , que ferez-vous du docteur Grazian Balouard ; car c'est un homme de merite , un homme qui a étudié , qui fait la réthorique , la philosophie , l'ortographe. Ho , ho ! me repondit-il , le docteur ! Je lui garde une des meilleures places de mon empire.

L E D O C T E U R.

Est-il bien possible ? Vous a-t-il dit ce que c'est ?

A R L E Q U I N.

Vraiment , oui : il dit qu'il y a environ quinze jours que dans les douze signes du Zodiaque le scorpion est mort ; il veut vous mettre en sa place , monsieur.

L E D O C T E U R.

Moi , à la place du scorpion ! monsieur l'empereur se mocque.

A R L E Q U I N.

Non , la peste m'étouffe. Comment diable ! Vous ferez un des douze premiers de ce pays-là.

L E D O C T E U R.

Je ne me soucie pas de tant d'honneur. Mais , dites-moi , la ville où demeure l'empereur est-elle belle ?

A R L E Q U I N.

C'est une des plus belles villes du monde, belle, bien faite, d'une belle taille, d'un beau teint.

158 *L'Empereur dans la Lune.*

L E D O C T E U R.

La ville d'un beau tein ! Et les maisons monsieur, comment sont-elles baties ? Sont-elles comme les nôtres ?

A R L E Q U I N.

Non ; car les maisons de ce pays-là sont meublées par dehors , & par dedans il n'y a rien. Les toits de chaque maison sont faits de reglisse ; & quand il pleut , il pleut de la ptisanne par toute la ville.

L E D O C T E U R.

Voila qui est bien commode pour les malades. **A R L E Q U I N.**

Le palais de l'empereur est fait de cristal mineral : les colonnes du portail de tabac en corde , le toit d'un fort bon bourracan de Flandres , & les fenêtres d'un des plus fins points de France qu'on ait jamais vu.

L E D O C T E U R.

Cela est bien particulier. Et comment vit-on en ce pays-la ? Y mange-t-on de même qu'ici ?

A R L E Q U I N.

Oui , & non.

L E D O C T E U R.

Qu'est-ce à dire , oui & non ?

A R L E Q U I N.

Oui pour les vivres , on y mange de tout ce que l'on mange ici , & non pour la maniere de manger , qui est toute differente de la nôtre.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Vous allez voir. Monsieur l'empereur ; par exemple, quand il veut manger , se met à une table vuide , sur laquelle on ne sert jamais rien pendant que le repas dure.

LE DOCTEUR *en riant.*

C'est le moyen de faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Aussi la fait-il.

LE DOCTEUR.

Hors de table donc ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi à table.

LE DOCTEUR.

Et vous venez de me dire que la table est vuide quand il s'y met , & qu'on n'y sert rien dessus pendant qu'il y demeure.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y fasse grande chere , & qu'il n'y mange tout ce qu'il y a de plus succulent en chair & en poisson. LE DOCTEUR.

Je n'y comprends rien.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Pendant que monsieur l'empereur est à table, il a à sa droite vingt personnes qui tiennent chacun un albalêtre d'or massif , chargée d'un beccafig , d'une andouillette, d'un

L ij

petit pâté , & autres. Et à sa gauche sont vingt autres personnes , avec des feringues d'argent aussi massif, dont l'une est pleine de vin d'Espagne , l'autre de vin de Canarie, de vin muscat , vin de Champagne , & *sic de cæteris*. Quand monsieur l'empereur veut manger, il se tourne à droite, ouvre la bouche , & l'arbalétrier d'abord , crac , lui décoche un petit pâté , une andouillette , un bœuf. . . . Et quand il veut boire , il se tourne à gauche , & celui qui tient la feringue , vts , lui feringue du vin de saint Laurent , du vin de Canarie , du vin de Normandie , ou autre , selon ce qu'il veut boire.

LE DOCTEUR.

Je comprends cela à présent à merveilles, & je trouve cette manière de manger la plus jolie du monde ; pourvû que messieurs les arbalétriers visent droit.

ARLEQUIN.

Malpeste ! on n'en reçoit point qui ne soient fort expérimentez , depuis le malheur qui arriva une fois.

LE DOCTEUR.

Et quel malheur , je vous prie.

ARLEQUIN.

Monsieur l'empereur avoit envie de manger des œufs fricasséz au beurre noir. Un arbalétrier mal-adroit , lui en décocha un ; mais au lieu de le viser à la bouche , il le visa à l'œil , dont il fut très long-tems incom-

modé. Ses medecins crurent qu'il en devien-
droit borgne ; mais par bonheur ce ne fut
rien , & il en fut quitte pour porter quel-
que jours une emplâtre sur l'œil. Ce qui a
été causé que depuis on a toujours appelé
ces œufs-là , des œufs pochez.

L E D O C T E U R.

Voila un trait d'histoire que je ne savois
pas , & je ne me ferois jamais imaginé que
le nom d'œufs pochez , fut venu d'un acci-
dent arrivé à l'empereur du monde de la
Lune.

A R L E Q U I N.

Cela est comme je vous le dis.

L E D O C T E U R.

Mais dites-moi un peu , monsieur l'em-
pereur n'a-t-il point de simphonie à sa table?

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi vraiment , la meilleure
symphonie du monde : Son orchestre vaut
beaucoup mieux que celui de l'opera.

L E D O C T E U R.

Ho , pour cela , monsieur , vous voulez
bien que je n'en croye rien ; il n'y a point
d'orchestre dans le monde qui vaille celui
de l'opera de Paris , & ce au dire de tous
les connoisseurs. Mais quels instrumens y a-
t-il ? Des violons ? des flutes ? des basses de
de violes ? des theorbes ? des clavecins ? des
bassons ? des haut-bois ? des trompettes ? des
timbales ? des tambours ? des fifres ? des

L iij

harpes ? des timpanons ? des psalterions ?
des consonnantes ? des guitares. . . . *Arle-*
quin à chaque instrument que le Docteur nomme,
répond toujours , Non.

L E D O C T E U R.

Et de quel diable d'instrument y joue-
t-on donc ?

A R L E Q U I N.

Je m'en vais vous le dire. Les gens de ce
pays-là ont le nez extrêmement long , ils
attachent une corde à boyau d'un bout du
nez à l'autre , posent la main gauche sur le
petit bout du nez, & avec un archet qu'ils tien-
nent de la main droite, ils vous jouent du nez
tout comme nous autres jouons du violon.

L E D O C T E U R.

Cela doit faire une drôle d'harmonie.

A R L E Q U I N.

Je le crois ma foi ! Cela fait un nazonne-
ment enchanté. Ovide en jouoit en perfec-
tion. C'est de là qu'on l'a appelé Ovide Na-
zon.

L E D O C T E U R.

Mais dites-moi , quel langage parle mon-
sieur l'empereur ? Comment avez-vous fait
pour l'entendre ?

A R L E Q U I N.

Monseigneur l'empereur parle françois com-
me vous & moi , & mieux même.

L E D O C T E U R.

Ha , pour le coup , vous vous moquez

de moi ! monsieur l'empereur parler fran-
çois ! Et comment l'auroit-il appris ?

A R L E Q U I N.

Il l'a appris par le moyen d'une trompet-
te parlante , & d'un maître de langue , qui
tous les jours à minuit lui donnoit leçon sur
le pont-neuf.

L E D O C T E U R.

Est-ce qu'avec une trompette parlante ,
on peut se faire entendre de si haut ?

A R L E Q U I N.

Qui en doute ! Cela se fait par la réper-
cussion de l'air , qui frappant à plomb la
concavité de la colonne qui pèse sur l'orifi-
ce de la base , & qui venant à être poussé
par l'impulsion de la voix , forme ce son ai-
gu , qui pénétrant les nues , se fait entendre
par. Voilà ce qui s'appelle de la plus
fine physique. Vous allez en convenir tout-
à-l'heure. Je m'en vais prendre une de ces
trompettes-là , dont monsieur l'empereur
m'a fait présent , & lui parler tout devant
vous.

L E D O C T E U R.

Si vous faites cela , je n'ai plus rien à di-
re , & je me rends à tout ce que vous vou-
lez.

A R L E Q U I N.

Attendez-moi là. Dans un petit moment
je suis à vous. *Il s'en va.*

LE DOCTEUR.

Si ce que cet homme-là dit est vrai , quel bonheur pour ma fille ! & quelle confusion pour ces ignorans qui ne veulent pas que la lune soit un monde habitable comme le nôtre.

ARLEQUIN *revient avec une trompette.*

ça , monsieur , vous allez être témoin de la vérité ; Otez , ôtez votre chapeau.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi ôter mon chapeau ?

ARLEQUIN.

Pour faire la révérence à monsieur l'empereur. Pour un docteur , vous êtes bien ignorant. *Le Docteur ôte son chapeau & fait la révérence. Arlequin qui est devant lui , & qui fait aussi la révérence , se retourne , & dit au Docteur : Plus bas , monsieur , plus bas. Le Docteur se baisse encore davantage , & dans le même temps Arlequin leve le derriere , de maniere que le Docteur y donne du nez dedans. Après ce lazzi Italien , Arlequin leve sa trompette en l'air , & feignant d'y parler dedans , dit : monsieur l'empereur , j'ai parlé au Docteur du mariage. Il en est ravi , monseigneur : Mais si vous vouliez ordonner qu'il me donnât six louis d'or pour mes peines , je vous serois bien obligé , monseigneur. Une voix se fait entendre , qui dit :*

Docteur , donne six louis d'or à Arlequin ; c'est l'empereur de la lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Est-ce là monsieur l'empereur?

ARLEQUIN.

Oui , monsieur , c'est lui-même , je le reconnois à sa voix.

LE DOCTEUR.

Il m'a ordonné de vous donner six louis d'or , & je le veux bien faire. Vous m'avez annoncé une trop bonne nouvelle , pour ne vous pas récompenser comme il faut. Tenez. *Il tire une bourse , en prend six louis , & les donne à Arlequin ; Arlequin les prend , les met dans sa poche ; & après avoir observé un diamant que le Docteur a à son doigt , il lui prend la main , & lui demande ce que c'est que cela. Le Docteur répond que c'est un diamant qui étoit à sa défunte femme , & qui vaut bien soixante louis. Arlequin pense un peu , & puis levant sa trompette en l'air , dit : Monsieur l'empereur , le Docteur m'a donné six louis d'or , je vous rends graces très-humbles. Mais si vous vouliez avoir la bonté de lui ordonner qu'il me donnât un diamant de soixante louis qu'il a au doigt annulaire de la main gauche , je vous aurois double obligation , monseigneur. LA VOIX répond.*

Docteur , donne ton diamant à Arlequin ; c'est l'empereur de la lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Hé , il a plus d'ordonnance que tous les medecins de Paris.

A R L E Q U I N.

Ho , monsieur , c'est un prince bien genereux.

L E D O C T E U R.

Genereux du bien d'autrui. Ecoutez , je vous ai donné avec plaisir les six louis qu'il m'a ordonné : mais pour la bague je ne vous la donnerai pas , elle étoit à ma défunte , & je la veux garder pour l'amour d'elle.

A R L E Q U I N *d'un ton de colere.*

Vous ne voulez pas me la donner ; Hé bien , monsieur , gardez-là , je m'en vais le dire à monsieur l'empereur , & le mariage sera rompu. *Il veut parler dans sa trompette.*

L E D O C T E U R.

Quoi ! Si je ne vous donne pas la bague , l'empereur se fâchera , & il n'épousera plus ma fille ?

A R L E Q U I N.

Belle demande ! Assurément , & vous perdrez la place du scorpion dans le Zodiaque.

L E D O C T E U R *à part.*

Faire perdre la fortune à ma fille pour une bague de soixante pistoles ! Non , ma chere femme le trouveroit mauvais. *Vers Arlequin.* Tenez , monsieur , voila ma bague , je vous la donne.

A R L E Q U I N.

Vous me la donnez , & je la prends. *Après qu'il l'a mise à son doigt , il regarde at-*

tentivement quelque chose qui sort de la poche du Docteur , & dit : Qu'est-ce que je vois là ?

LE DOCTEUR.

Ce sont les cordons de ma bourse.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'il y a dans votre bourse ?

LE DOCTEUR.

Il y avoit cinquante louis , je vous en ai donné six , reste quarante-quatre.

ARLEQUIN.

Quarante-quatre louis d'or ! *Après avoir un peu revé. Je m'en vais dire encore un petit mot à l'empereur.*

LE DOCTEUR *l'en empêchant.*

Ho , non pas , s'il vous plait. *Il le pousse pour le faire en aller , & Arlequin se retire en riant.*

LE DOCTEUR *seul.*

Et où est donc Pierrot à présent. Je voudrois bien qu'il eût été présent à la conversation que je viens d'avoir avec monsieur l'ambassadeur. Il ne seroit plus si incredule sur le chapitre de la lune. Mais allons donner cette bonne nouvelle à ma fille.



SCENE DE L'APOTICAIRE.

ARLEQUIN en Apoticaire. LE DOCTEUR.

ARLEQUIN sortant d'une chaise à porteur, qui en s'ouvrant represente la boutique d'un apoticaire.

JE suis persuadé , monsieur , qu'une chaise percée dénoteroit mieux un apoticaire , qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une maitresse , & que l'équipage est un avantageux début pour la nôce , je me fais apporter chez vous , monsieur , d'une maniere élégante , pour vous presenter des respects accompagnés de toutes les soumissions que la pharmacie doit à la medecine. Je ne viendrois pas vous consulter , monsieur , s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire : mais je vous amène un sujet desesperé , sur lequel tous les simples ne peuvent rien , & dont la cure seule mettra votre faculté en credit. C'est moi , monsieur , qui suis le malade & la maladie; c'est moi qui suis gâté jusqu'au fond des moelles, de ce mal affreux qu'on ne guérit qu'avec ceremonie , & dont l'emplâtre est bien sou-

est plus dangereux que le mal : c'est moi qui suis gangrené des perfections de Colombine : c'est moi qui veut l'épouser ; & c'est moi enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un apôfème favoureux, que je prendrai avec délice. Le medecin en aura tout l'honneur , & l'apoticaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point , vous êtes apoticaire , volontiers.

ARLEQUIN.

Oui , monsieur , graces au ciel , en gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a , on fait chez moi à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moi , monsieur , qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de Mai ; & je puis dire sans vanité , qu'il n'est point de pays étranger qui ne connoisse monsieur Cusifle. C'est le nom de votre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusifle !

ARLEQUIN.

Helas , monsieur , sans le procès que nous avons avec les parfumeurs , nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est une chose déplorable , monsieur , de voir la décadence de nos professions ; &

j'ose bien vous assurer , que l'entreprise des parfumeurs regarde autant les medecins que les apoticaire.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez , monsieur Cusifle & en quoi les medecins ?

A R L E Q U I N.

Et en quoi les medecins ? Et la pharmacie ne fait-elle pas corps avec la medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades , à quoi aboutiroit l'emploi d'un medecin ? Car pour tâter le poux , vous savez qu'il n'est point aujourd'hui de fervantes ni de gardes d'accouchées , qui ne s'en mêlent tout à votre barbe dans toutes les maisons de Paris. Croyez-moi , monsieur , l'affaire est de consequence & pour vous & pour nous ; & si nous la perdions , nous n'aurions qu'à pendre notre seringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces parfumeurs , monsieur Cusifle.

A R L E Q U I N.

Comme c'est une regle certaine dans la grammaire , que la construction est en déroute , lorsque l'adjectif discorde d'avec le substantif , de même aussi la medecine court risque d'aller à l'hôpital , quand les apoticaire ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Hé, venons aux parfumeurs, monsieur Cusifle, sans préambule.

A R L E Q U I N.

J'y viens, monsieur, j'y viens. La conservation de la beauté ayant été de tout tems le principal emploi des femmes, vous avez fort ingénieusement imaginé que les qualités benefiques de quelques simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La question étoit d'appliquer ce remede; & par un temperament adroit, dont elles nous sont redevables, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur seringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profession si bien établie, les parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur boutique, & que ce n'est point à nous à nous mêler des visages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces marouffles-là? Ils prétendent donc anéantir le clistere?

A R L E Q U I N.

Vraiment, monsieur, ils buttent-là tout droit; & si on les laisse faire, ils vont culbuter & les medecins & les apoticairees par une peste de pomade composée de co-

quilles d'œufs , & de pieds de moutons , & d'autres ingrediens , qu'ils débitent aux femmes sous prétexte de les embellir. Vous savez , monsieur , qu'une femme ne peut pas toujours être à quatorze ans ; & il n'est rien de si vrai que rien ne lui coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeunesse & de la beauté. Ces marouffles-là les prennent par leur foible , & leur font accroire qu'un pot de leur pommade est un masque contre les années , & qu'un peu de blanc & de rouge étendu sur le visage , dément à coup sûr tous les extraits baptistaires. Croiriez-vous bien , monsieur , qu'il y en a eu un qui a eu l'insolence de promettre à une femme âgée de soixante & quinze ans , de la faire redevenir fille , avec une once de sa pommade ?

L E D O C T E U R.

Ah , vous en aurez menti , messieurs les parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La faculté défendra le lavement jusqu'à la dernière goutte. Comment diable , une femme donneroit plutôt quatre pistoles d'un pot de pommade , que deux sols d'un lavement !

A R L E Q U I N.

Que je suis ravi , monsieur , de vous voir entrer si chaudement dans les intérêts de la feringue ! Entre nous , c'est la plus belle rose de notre bonnet ; & si nous la perdions , nous ferions très-mal nos affaires. Car plus
de

de lavemens , plus de bassins , plus d'apocaires , plus de medecins.

C O L O M B I N E *arrivant.*

Monsieur , c'est une femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de son mari , & qui se plaint de vapeurs.

L E D O C T E U R.

Une femme de quatre-vingt treize ans se plaint des vapeurs !

C O L O M B I N E.

Dame , monsieur , elle crie misericorde , & demande votre baume.

L E D O C T E U R.

Colombine , dis-lui que je descends.

A R L E Q U I N *appercevant Colombine.*

Quoi , monsieur , c'est donc là Colombine , celle que j'aime , & que je cherche en mariage ? Ah souffrez que je la complimente dans cette vûe-là.

L E D O C T E U R.

Colombine , faites la reverence à monsieur Cusifle.

C O L O M B I N E.

Comment dites-vous , monsieur ?

L E D O C T E U R.

Je vous dis de faire la reverence à monsieur Cusifle.

C O L O M B I N E.

A monsieur Cusifle ! Ah , ah , le drole de nom. L E D O C T E U R.

Taisez-vous impertinente. Savez - vous

Tome I.

M

que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place ? Approchez, monsieur.

A R L E Q U I N *après avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame , mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance , qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres , pour liquéfier la matiere de vos pensées.

C O L O M B I N E.

Ah ! liquéfier des pensées ! que l'expression est galante ! le joli homme d'apothicaire que monsieur Cusifle ?

A R L E Q U I N.

Ah , madame , vous me feringuez des louanges qui ne sont dues qu'à vous. Votre bouche est un alambic , d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentiellés. Tout le fené & la rubarbe de ma boutique , purgent moins mes malades , que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé , dont vous serez la pillule purgative , puisque votre humeur enjouée est un orvietan souverain contre les accès mélancoliques d'un cœur opilé de vos rares vertus , & de vos éminentes qualités.

C O L O M B I N E.

Je ne croyois pas , monsieur Cusifle , être un remede si souverain contre la folie : de ce traîn-là vous m'allez faire passer pour un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le blessé à qui une pareille emplâtre sera appliquée. Adieu, catholicon de mon ame. Adieu, belle fleur de péché. Je vais faire infuser dans la terrine de mon souvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourvue.

COLOMBINE.

Adieu, monsieur Cusifle.

ARLEQUIN.

Adieu, doux antimoine de mes inquiétudes. Adieu cher lenitif de mes pensées. *Il se tourne vers le Docteur.* Que je vous suis obligé, monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine ! Je voudrois, pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hémorroïdes ; je vous les guérirois en vingt-quatre heures.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN en Empereur de la Lune, LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE, COLOMBINE, & SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

Comme ainsi soit, Docteur, que la lune & l'amour ont été de tout tems les ressorts principaux qui meuvent la tête des femmes, & quelquefois aussi celle des hom-

Mij

mes , d'où il arrive que l'amour produit souvent le mariage , & le mariage produit presque toujours le croissant , c'est ce qui m'a fait descendre de mon empire ici-bas , pour vous demander Isabelle en mariage ; esperant sous votre bon plaisir d'en faire bientôt une pleine lune , & ne doutant pas que par la suite de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans. Quel bonheur pour un medecin d'avoir engendré la sultane de mon empire !

LE DOCTEUR.

Seigneur , votre hauteesse a bien de la bonté de venir de si loin faire infuser des empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieillesse ne me permet pas de suivre ma fille dans l'empire de la lune , oserai-je demander à votre hauteesse de quelle humeur sont ses sujets ?

ARLEQUIN.

Mes sujets ? Ils sont quasi sans défaut ; parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouverne.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui ; & la plus grande vertu dans mon empire , c'est d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'est tout comme ici.

A R L E Q U I N.

Croiriez-vous que dans mes états il n'y a point de bourreaux ?

C O L O M B I N E.

Comment, seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

A R L E Q U I N.

Malpeste , fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart-d'heure dans une place publique , je les baille à tuer aux medecins , qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

C O L O M B I N E.

Quoi , seigneur , là-haut les medecins tuent aussi le monde. Monsieur , c'est tout comme ici.

I S A B E L L E.

Et dans votre empire , seigneur , y a-t-il de beaux esprits ?

A R L E Q U I N.

C'en est la source. Il y a plus de soixante & dix ans que l'on travaille après un dictionnaire , qui ne sera pas achevé de deux siècles.

C O L O M B I N E.

C'est tout comme ici. Et dans votre empire , seigneur , fait-on bonne justice ?

A R L E Q U I N.

On l'y fait à peindre.

M i i j

I S A B E L L E.

Et les juges , seigneur , ne s'y laissent-ils pas un peu corrompre ?

A R L E Q U I N.

Les femmes , comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelque present. Mais à cela près , tout s'y passe dans l'ordre.

L E D O C T E U R.

C'est tout comme ici. Seigneur , dans votre empire , les maris sont-ils commodes ?

A R L E Q U I N.

La mode nous en est venue presque aussitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y accommoder ; mais presentement tout le monde s'en fait honneur.

C O L O M B I N E.

C'est tout comme ici. Et les usuriers , seigneur , y font-ils bien leurs affaires ?

A R L E Q U I N.

Fy , au diable , je ne souffre point de ces canailles-là. Ce sont des pestes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes villes il y a d'honnêtes gens fort accommodés , qui prêtent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au denier quatre , quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

I S A B E L L E.

C'est tout comme ici. Et les femmes sont-

elles heureuses , seigneur , dans votre empire ?

A R L E Q U I N.

Cela ne se peut pas comprendre. Ce sont elles qui manient tout l'argent , & qui font toute la dépense. Les maris n'ont d'autre soin que de faire payer les revenus , & réparer les maisons.

C O L O M B I N E.

C'est tout comme ici.

A R L E Q U I N.

Jamais nos femmes ne se levent qu'après midi. Elles sont régulièrement trois heures à leur toilette ; ensuite elles montent en carrosse , & se font mener à la comédie , à l'opéra , ou à la promenade. De-là elles vont souper chez quelque ami choisi. Après le souper on joue , ou l'on court le bal , selon les saisons ; & puis sur les quatre ou cinq heures après minuit, les femmes se viennent coucher dans un appartement séparé de celui du mari ; en telle sorte qu'un pauvre diable d'homme est quelque fois six semaines sans rencontrer sa femme dans sa maison ; & vous le voyez courir les rues à pied , pendant que madame se sert du carrosse pour ses plaisirs.

T O U S ensemble.

C'est tout comme ici.

L E D O C T E U R voyant entrer un homme qui vient droit à Arlequin , dit :

Seigneur , à qui en veut cet homme-là ?

M iv

180 *L'Empereur dans la Lune.*

ARLEQUIN se retourne , considère l'homme qui est grotesquement habillé , & dit au Docteur :

Monsieur le Docteur : n'est-ce pas là le volet de carreau ?

L E D O C T E U R.

Il est habillé comme lui. L'homme donne un papier à Arlequin sans lui rien dire , & s'en va.

A R L E Q U I N déploie le papier , le regarde , le tourne de tous les côtés , & puis dit au Docteur :

Monsieur le Docteur , savez-vous lire ?

L E D O C T E U R.

Oui , monseigneur.

A R L E Q U I N donnant le papier au Docteur.

Lisez donc cela , car nous autres empereurs , nous ne nous amusons point à lire , cela est trop bourgeois pour nous.

L E D O C T E U R après avoir lu tout bas , dit :

Seigneur , c'est un défi qu'on vous fait.

A R L E Q U I N.

Un défi ! Un défi , à moi qui suis le prince des brouillards , le roi des crepuscules , & l'*Imperativo modo* , *tempore presenti* ! Et qui sont ces teméraires qui osent me défier ?

L E D O C T E U R.

Les trois chevaliers du soleil.

A R L E Q U I N.

Qu'ils paroissent donc.

Les trois chevaliers du soleil entrent au son

des trompettes & des tambours ; & après qu'ils ont fait le tour du théâtre , un deux s'avance vers Arlequin , & lui dit :

Sciccio , ed immaginario imperator della luna , i tre cavalieri del sole , armati di giutissimo sdegno , ti fanno intendere , che è mera follia il pretendere in Eularia , Isabella , e Colombina. La scia d'amarle , o accingeti alla difesa.

A R L E Q U I N *d'un ton fier & résolu.*

Messieurs , vous venez faire ici les Gascos , à cause que vous êtes trois , & que je suis tout seul : mais voila le Docteur & Scaramouche , qui vont me seconder ; & après cela si vous voulez , nous trois contre vous trois.

U N C H E V A L I E R.

Che farai ?

A R L E Q U I N.

Nous jouerons une partie à la boule.

U N C H E V A L I E R.

Lascia le buffonerie , e vediamo se hai tanta forza nel braccio , quanta temerità nella lingua. *Les tambours & les trompettes recommencent à jouer, Arlequin , le Docteur , & Scaramouche s'arment , se battent & sont vaincus.*

U N C H E V A L I E R *à Arlequin qui est à terre.*

Arrenditi , o sei morto.

A R L E Q U I N.

Ah , discourtois chevalier ! tu m'as occis :

282 *L'Empereur dans la Lune.*

LE CHEVALIER.

Rinudzia agli amori d'Eularia , Isabella ,
& Colombina.

ARLEQUIN.

Rinunzio Eularia , Isabelle , Colombine ,
le chien , le chat , les puces , les punaises ,
& toute là famille.

UN autre CHEVALIER *s'avance , & dit à*
Arlequin.

Cavalier Codardo , prendi pur Colom-
bina , ch'a me basta sol l'averti vinto. *Et la*
Comedie finit.

